

Vincent Paul Toccoli

Prêtre, Psychanalyste, Chercheur en Anthropologie de la post modernité, Essayiste

Jeudi 26 mai 2011, 19 h

**Amphi 3 Faculté de Médecine et de psychologie,
Pôle universitaire St Jean d'Angely Avenue des Diables Bleus, Nice.**

La spiritualité boostée par la psychanalyse ?

Sommaire :

1. Investigation
2. Diagnostic : Freud / Jung
3. Pronostic : La Négation et le Manque
4. Prospective : L'homme précaire et la ville monde
5. Non à l'éternel retour.

A - INVESTIGATION

1. Spiritualité : mot valise ?

Plus on en parle, que ce soit chez Yves Calvi à « Cdans l'air » ou chez Frédéric Thaddéi à « Ce soir ou jamais », mais aussi dans les nombreux livres de Matthieu Ricard le nouveau tibétain, ou ceux de la Collection béante « Spiritualités » chez Albin Michel, - moins on saisit ce que c'est...

De cette valise, on peut sortir ce qui nous arrange – et tout sera juste »quelque part « :

- ✓ écoute inspirée d'une cavatine de Schubert,
- ✓ méditation zen, avec ou sans jardin
- ✓ contemplation de la voûte étoilée – avec variante collective en cas d'éclipse –, sur le Mont Chauve ou le Kailash
- ✓ lecture de Krishnamurti, dans le texte ou en traduction,
- ✓ orgasmes simultanés les yeux dans les yeux, comme dans Bent 1997 (de Sean Mathias avec Clive Owen et Lothaire Bluteau)
- ✓ odeurs d'encens, chants rythmés pendant une visite papale...
- ✓ Et, pour ceux qui se sentent isolés, adhésion aux témoins de Jéhovah !

Et après tout la spiritualité se transmet-elle ? Les Eglises ? La Famille ? L'Ecole ?...

Il reste la télé et Internet.

2. Qu'est-ce [Caisse], alors ?

Besoin diffus, questionnement inévitable ou soif ardente ?

Si ce n'est pas/plus la religion, ni la sagesse, ni le sacré, ni la beauté, ni l'amour, c'est quoi au juste ?

Un cocktail de tout ça ?

N'en vient-on pas même à parler de " spiritualité laïque " ?

Le vécu imprévu : voilà un lieu spirito centrique. *Sich ertappen lassen*

Se laisser surprendre à notre insu, mal gré qu'on en ait ?

L'inexplicable dans notre vie : telle rencontre « fortuite » (personne, livre, lieu, évènement...)

La grandiose complexité de l'existence et de ce qui existe peut-elle résulter du seul hasard, ou obéit-elle à un projet, et lequel ?

Réponse :

- soit " je ne sais pas "
- soit un acte de foi.

[Une foi intermittente peut être encore plus troublante qu'un agnosticisme qui admet son ignorance.]

Les mystères n'en persistent pas moins.

3. Le refus de la spiritualité

La 1^{ère} religion de France est l'indifférence : on refuse de s'attarder sur les questions qui dérangent ou l'on s'arrange pour les éviter.

Mais paradoxalement, développement des sectes (Eglise de Scientologie) ou de mouvements de structures sectaires (au cœur même d'une Eglise instituée comme l'ECR : Béatitudes, Emmanuel, Légionnaires...): elles recrutent dans les « insatisfaits » de la vie et d'eux-mêmes, les « nostalgiques », dans les psycho rigides, les « vengeurs », les « eschatologiques »

Preuve du vaste champ de confusion entre élan « spirituel » et nécessité « thérapeutique », entre la foi claire et l'athéisme de conviction. (ou de négligence).

La spiritualité qui émerge est affaire toute personnelle, à tel point qu'on a pudeur à en parler, plus encore que de sa sexualité. Peut-être aussi parce qu'on a du mal à expliquer ce qu'on recherche.

4. A-t-on idée qu'il y a du primordial dans une vie ?

La part inexprimée de nous-même : prière, méditation, contemplation, silence, voire chant ou danse : tous rituels peuvent nous mettre en contact avec elle.

Sinon la part d'ineffable de chacun restera muette...

Définitivement... jusqu'aux actings out les plus divers (voir les films de Gus van Sant et de Michael Hanecke)

Prendre rendez-vous avec l'essentiel en soi,
procéder « à l'occasion » à une exploration intérieure,
à une écoute de ce qui s'exprime le moins,
voire provoquer une rencontre avec l'imprévu ou l'inconnu.

André Comte-Sponville n'hésite pas à dire qu'il existe une mystique sans divin. Il parle d' :

" Une grande paix, [...] la suspension ou l'abolition du temps et du discours. La première fois, cela se produisit à L., la nuit, en forêt, alors que je marchais en silence, derrière quelques amis. [...] Paix, grande paix. Puis, soudain, cette simplicité merveilleuse et pleine. Il me semblait que tout l'univers était là, présent, sans mystères ni questions, sans volonté ni sens, et que je m'abolissais en lui, [...] cet infini présent de la présence. Béatitude. [...] J'avais vécu là mon premier instant de plénitude, que je n'oublierai pas. " (in *Une éducation philosophique*, PUF, 1998)

« Cette tendre indifférence des choses », d'Albert Camus dans *l'Etranger*

Ce matérialiste n'est pas devenu, pour autant, croyant. Mais reconnaît là une véritable expérience mystique, " presque miraculeuse ".

5. Moi-même, dans l'ermitage de KAM RO AM, du monastère de Song Kwang Sa, en Corée du Sud, le 16 MAI 1998.

« A 2h15, ma nuit était finie. Nul bruit, pourtant, nul cauchemar ni insomnie... Il pleuvait: peut-être la pluie? Mais elle était si fluette et douce! Je me suis automatiquement mis en place pour la (méditation) nocturne: ça devient un réflexe, maintenant. Et puis, je n'ai pas voulu me rallonger aussitôt. J'ai enfilé une veste, coiffé mon bonnet, pris un coussin et mon plaid, et me suis installé sur la véranda de mon actuelle cellule, qui donne directement sur le jardin. On ne distinguait pas la barrière du (mont) Chogye, les nuages et la brume ayant tout recouvert ; je ne pouvais voir que jusqu'aux bambous géants, à cinquante mètres.

La végétation se détachait sur un fond de ouate sale: il faisait frais, mais pas de vent; la pluie, fine et constante, accompagnait l'immobilité totale de tout ce que je voyais Comme un arrêt sur image avec

grésillement. Je suis resté moi-même sans un mouvement jusqu'à l'ankylose habituelle.

Il y avait de l' « acquiescement » en moi: intérieurement, je disais 'oui' à tout. Je disais oui à ma présence ici, à la nature paradisiaque de 'mon' ermitage, à la nuit immobile, à ces méditations surprenantes, à tout ce temps passé à Songgwang sa, à la chance/grâce unique qui est la mienne. Je ne disais pas 'merci', mais bien 'oui'. J'acceptais, j'assumais, j'endossais, je signais...tout ça! Je me sentais une disposition positive totale, j'adhérais à chaque centimètre carré et cube de mon expérience. Mon corps et mon esprit ne faisaient qu'un, entre eux d'abord, une unité dont j'avais une conscience épaisse; et ils ne faisaient qu'un aussi avec tout ce que je sentais et tout ce que je pensais: le bois résistant de la plate forme, l'humidité palpable de l'air, le spectacle figé de l'aube mouillée, la mélodie régulière de la pluie, le goût mielleux de mon sommeil, le sentiment global de bien-être, simplement le bonheur d'être là...

J'avais ma place dans tout ça. Oui, j'avais une place au milieu de tout le reste et je me trouvais en même temps dans chaque chose de tout le reste: j'étais devenu tout et tout était devenu moi...

Je pense que la fréquentation des poèmes de Kusan (le maître du son) n'y est pas pour rien: être un morceau de la nature au coeur même de la nature. Non seulement se sentir en face du Chogyé, mais 'savoir' que le Chogyé 'se sent lui aussi' en face de moi: devenir le 'plus petit commun dénominateur' partagé par tout ce qui vit. Devenir respiration/atman, et 'voir soudain' que tout ce qu'on a cru être jusque là n'était qu'un écran devant la seule réalité qui tienne: Je respire, donc je suis vivant! (...) C'est ça, ma nuit était 'trans-figurée': je crois avoir eu accès, sur une très infime distance et l'espace de quelques secondes seulement, à 'quelques pas au-delà de la frontière'. Il m'a semblé voir derrière les barbelés! »

(Le Sourire Immobile, Lethielleux 2007)

6. Y a-t-il une relation nécessaire et suffisante entre spiritualité et sagesse ?

[Ressenti, vécu (spontané ou favorisé)]

versus

[Réflexion sur l'existence, philosophie incarnée]

- La spiritualité n'entraîne pas nécessairement de conséquences éthiques (Dostoïevski)
- Et un sage n'a pas forcément de dimension spirituelle, malgré une forme de compassion
- Une spiritualité, même intense, ne constitue pas une assurance contre la souffrance.
- Tandis qu'une sagesse n'a de sens que si elle aide à mieux vivre, à approcher de plus près le bonheur.
- **Dégagée désormais de l'obligation de se référer à une religion,**
- **la spiritualité devient l'aventure possible de chacun.**
- Une aventure aussi intime qu'imprévisible
- qui oscille entre une impression cosmique et le simple accès à une partie plus élevée de nous-mêmes.
- Elle se nourrit de beauté ou de tragique, de solitude ou de partage, de silence ou de musique.
- elle attire ou elle inquiète.

7. Chacun serait-on un mystique qui s'ignore ¹?

Un dérèglement des sens et de la conscience, amenant à ressentir un autre rapport

- au monde,

¹ Michel HULIN. *La mystique sauvage. Aux antipodes de l'esprit*. Coll. « Perspectives critiques ». Paris, P.U.F., 1993, 296 pages.

- au corps propre,
 - à soi-même ?
- Le plus souvent spontanés, *ces états modifiés de conscience* semblent favorisés par certaines conditions : la solitude, la convalescence, les promenades dans la nature, etc. S'ils ne mènent pas forcément à la foi en Dieu, ils obligent toujours à s'interroger sur le sens de la vie.

[« D'un univers religieux à l'autre, tout ou presque diffère :

- la conception même que l'on se fait de l'expérience mystique,
- le degré d'importance qu'on lui accorde, notamment en matière sotériologique,
- son rapport avec le contenu supposé révélé de la religion
- ainsi qu'avec les normes éthiques prônées par elle, ses modes d'expression, ses voies d'accès et ses techniques de réalisation, le rôle et le prestige social du personnage du mystique, etc.

Il est clair qu'

- à l'intérieur de toute religion le phénomène mystique doit composer avec des textes faisant autorité, des groupes sociaux dominants, des institutions en place,
- et que, dans chaque cas, son développement sera, selon des modalités toujours singulières, à la fois favorisé et entravé par l'interaction de ces structures » (p. 187-188).]

- Parallèlement : on ne peut manquer d'étudier l'expérience mystique
- sous l'angle du **narcissisme**
- et en tant que **phénomène parapsychologique** pouvant accompagner la modification de la conscience.
- L'expérience « océanique »² est aussi souvent liée à une **défection des mécanismes psychiques normaux**, qu'elle possède même une **frontière commune avec « la folie », faute d'ascèse et de préparation au choc de la découverte.**

➤ Toute cette diversité d'interprétations théologiques ou psychologiques ne doit cependant pas cacher le phénomène mystique lui-même. Il est nécessaire de procéder à « une analyse phénoménologique s'efforçant de ressaisir à l'état naissant le sens vécu, immanent, de la joie mystique, donc d'abord de la joie tout court, et, à travers elle, de l'expérience affective en général » (Hulin p. 192).

² Romain Rolland, lettre à Sigmund Freud, 5 décembre 1927, in, *Un beau visage à tous sens. Choix de lettres de Romain Rolland (1866-1944)*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 264-266. « Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse qui est (...) le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique) ». Pour Freud (*Malaise dans la civilisation*), ce « sentiment océanique » n'est pas à l'origine du besoin religieux parce que celui-ci provient plutôt des sentiments de désaide infantile et de désirance pour le père, remplacés plus tard par l'angoisse devant la puissance du destin.

Freud le décrit comme « un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel » qui rejoint l'expérience de l'unité, comme dit Swami Prajnanpad : c'est s'éprouver un avec tout. L'expérience se suffit à elle-même, sans besoin d'autre chose : ni Dieu, ni Eglise, ni foi, rien. Le monde suffit. Une prise de conscience non-duale de l'immensité de l'Être.

Voir Eckhart Tolle, né en 1948, habitant Vancouver : il prône la valeur spirituelle de l'attention (*Le Pouvoir du moment présent*, 1999, Ariane 2000, traduit en 33 langues). Les exercices d'Eckhart Tolle sont fondés sur de courts moments de méditation pour développer l'éveil de la conscience de soi, le sens de l'écoute et l'attention perceptive (corporelle). Cette pratique vise à faire taire quelques minutes le courant de la pensée ordinaire dans le but d'avoir une conscience de soi plus profonde. Elle vise le relâchement des conflits ou malaises propres à l'homme contemporain. Par la pratique de ces exercices, la finalité est de se libérer de notre identification avec notre ego conditionné et de se relier à notre vraie nature. Son plus récent ouvrage : *Nouvelle Terre*, Ariane 2005

8. Conclusions

Nous nous trouvons, avec la mystique revisitée par la globalisation des cultures et des religions

1. au confluent de l'histoire des religions, de la philosophie et de la psychologie
2. entraînant la critique d'un certain intellectualisme occidental
 - incapable de prendre en compte l'être humain comme masse d'affectivité,
 - et impuissant à concevoir « une joie fondamentale, non réactive, non événementielle mais liée à l'être même du sujet » (p. 185).
3. Nous vivons un exemple de la façon dont la philosophie orientale peut
 - ébranler jusqu'aux fondements de la raison occidentale
 - et l'obliger à réfléchir sur des expériences qu'elle était portée à ranger trop souvent parmi les divagations.

B – ANALYSE PRE DIAGNOSTIQUE

1. Ce besoin (de croire) est-il **une névrose** ?

- “Oui, mais ce n’est **pas une maladie**”, disent les freudiens.
- “Non, c’est une **aspiration normale et indispensable**”, rétorquent les jungiens.

De façon schématique,

1. pour Freud, l’esprit humain est uniquement mû par ses pulsions sexuelles ;
2. pour Jung, il est guidé par sa dimension spirituelle.

C’est bien sur la définition même de **l’âme humaine** que freudiens et jungiens sont en désaccord.

Rappels :

*** FREUD**

1. **Freud divise notre psychisme en trois zones** : le moi, le ça et le surmoi, chacune étant en partie consciente et inconsciente. Il n’a jamais fait état d’une " dimension spirituelle". Voilà pourquoi la spiritualité est absente des cures analytiques. Pour lui, toute aspiration religieuse est un fantasme, une pure création de l’esprit. Mais cette illusion ne doit pas être prise au sens péjoratif, puisque tout fantasme est indispensable à la santé de la vie psychique.

2. **D’où la question qui demeure** : « **Le besoin de croire est-il pour autant une névrose ?** »

Et la réponse : « **Oui, mais ce n’est pas une maladie !³** »

3. Repérons **trois modes de fonctionnement psychique** :

- de type psychotique, qui est l’ignorance de la loi ;
- de type pervers, qui est la transgression de la loi ;
- de type névrotique, qui est la soumission à la loi. ***Le besoin de sentiment religieux peut être « freudiennement » considéré comme un « fonctionnement névrotique. »***

³ Jean-Claude Liaudet, *La Psychanalyse sans complexes*, l’Archipel, 1999. La réalité de la psychanalyse se révèle être moins une affaire d’opinion qu’une question de vérité. Il ne s’agit donc pas de croire ou pas en la psychanalyse, mais d’approcher sa méthode qui se revendique comme science d’un sujet singulier, de mieux cerner ce que chacun peut en attendre, ce qu’elle révèle à notre inconscient et ce qu’elle propose de changer en nous.

Freud,

1. en fondant le concept de « **sublimation** » pour désigner toute « croyance », dont celle en l'existence de Dieu, à laquelle il ne s'est d'ailleurs jamais opposé,
2. la situe par rapport au concept de « **déplacement** »
3. et la définit comme une activité psychique qui **tire sa force de la pulsion sexuelle** pour se déplacer sur l'élévation esthétique ou intellectuelle.

Précisons la typologie freudienne

- a. **DEPLACEMENT *Verschiebung*** : Mécanisme par lequel une charge affective (pulsion, émotion) est *transférée de son objet véritable sur un autre*. Le déplacement est rendu visible en particulier dans le travail du rêve, par lequel « un élément latent est remplacé par une allusion et par lequel l'accent psychique est transféré d'un élément à un autre, peu important, de sorte que le rêve apparaît étrange ».
- b. **ELABORATION PSYCHIQUE *Psychische Ausarbeitung***⁴ : Désigne dans différents contextes, le travail accompli par l'appareil psychique en vue *de maîtriser les excitations qui lui parviennent et dont l'accumulation risque d'être pathologique*. Ce travail consiste à intégrer les excitations dans le psychisme et à établir entre celles des connections associatives.
- c. **FANTASME : *Plantasma*** Désirs inconscients du sujet. le fantasme serait *un essai détourné et imaginaire* pour satisfaire la pulsion.
- d. **NARCISSISME *Narzissmus*** : Le narcissisme, fixation orientée sur soi-même qui se traduit par un investissement de la libido sur le Moi, est une étape normale du développement de l'enfant. Le narcissisme est chez l'adulte un retour à ce stade archaïque du développement, *pour cause d'absence de transfert*.
- e. **SUBLIMATION *Sublimierung*** : Mécanisme inconscient ayant pour effet de dériver la libido vers des activités socialement et culturellement valorisantes. Freud éclaire en partie le travail artistique et intellectuel en en faisant le résultat de l'énergie sexuelle dérivée vers des buts artistiques.

****JUNG**

1. **Le sentiment religieux** (l'" aspiration spirituelle ") est une
 - ✓ fonction naturelle,
 - ✓ dynamisée en chacun de nous
 - ✓ par l'inconscient collectif, la mémoire psychique de l'humanité,
 - ✓ et s'exprime de façons diverses - archétypes et les mythes.
2. **QUESTION TOUT AUSSI IMPORTANTE** : Y a-t-il oui ou non en nous une nécessité intrinsèque de s'élever, de vivre des expériences transcendantes ?
 - ✓ Si oui, la spiritualité est bien une expression normale, et même un besoin, de notre inconscient.
 - ✓ La négliger provoque un déséquilibre.

⁴ Michèle Perron-Borelli, « De l' « échange agi » à son élaboration intrapsychique », *Revue française de psychanalyse* 5/2002 (Vol. 66), p. 1537-1543. URL : www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-5-page-1537.htm. DOI : 10.3917/rfp.665.1537.

- ✓ Le vivre au quotidien permet de s'inscrire dans le " processus d'individuation ", l'aspiration de notre être à une conscience supérieure.

3. La différence ne se situe-t-elle pas dans une conception divergente de la mort ?

4. Pour les freudiens, la mort biologique est aussi la mort psychique : c'est la totalité de l'être qui disparaît.
5. Pour les jungiens, la mort n'est pas la fin de tout : l'âme perdure dans l'au-delà⁵.

"Au centre de toutes les religions, la question de la mort est fondamentale, parce qu'elle est la source d'un conflit intérieur entre notre désir d'immortalité et la réalité de notre disparition », explique Jean-Claude Liaudet.

Le besoin de croire apparaît comme étant

- ✓ le résultat d'un compromis entre notre désir et la réalité (Lustprinzip et Realitätsprinzip),
- ✓ en dépassant le niveau individuel :
- ✓ la croyance religieuse est effectivement un système collectif organisé qui nous offre ce compromis (la religion),
- ✓ et nous permet de ne pas souffrir,
- ✓ et de dépasser notre condition humaine."

RESTE LA QUESTION DE LA FOI QUI EST A DISTINGUER DE LA RELIGION ET QUI EST LE FONDEMENT INEXPLICABLE ET INEXLIQUE DE LA SPRITUALITE : FOI EN QUOI ? FOI EN QUI ?

Le Livre des Morts égyptien⁶, fondateur côté occidental, est composé des croyances, rituels et cultes funéraires pharaoniques

Daté d'environ 1080 av. J.-C. par les égyptologues – époque où les Hébreux sont censés sortir d'Egypte, il se récite en une suite de formules incantatoires ininterrompues ayant pour finalité «La Sortie au jour »

« *Sortie au jour* », le sens n'échappe pas, c'est la «*Formule pour sortir au jour : vivre après la mort* »

1. Osiris est un dieu double : joint à Rê il a deux faces : Osiris et Rê.
2. L'un règne sur le monde souterrain, l'autre divinité solaire renaît chaque jour.
3. Mort et ressuscité lui-même, il est le dieu des morts et de la renaissance auquel le mort est totalement identifié.
4. Tout mort devient semblable à lui au point d'être nommé Osiris N.
5. Mort, il est Osiris. Renaissant, il est Rê.
6. Cette identification complète du mort au dieu Osiris assure l'immortalité, donne la résurrection pour certaine.

NB : on ne peut ignorer la **filiation idéologique**

- entre cette **vision**
- et celle qui
 1. par Moïse (« Prince d'Egypte »),
 2. puis par Paul (« Epîtres »),
- va influencer entre la dogmatique chrétienne de la figure du Christ

⁵ Ainsi, les grands pys " spiritualistes " – Assagioli, Maslow ou Grof, fondateurs, respectivement, de la psychosynthèse, psychologie humaniste et psychologie transpersonnelle – ont prolongé les théories de Jung en y ajoutant, pour certains, la **réincarnation**.

⁶ *Le livre des Morts des anciens Égyptiens*, trad. P. Baguet, Paris, Ed du Cerf, 1967.



Ankh / Croix de vie

C – PRONOSTIC

Les mythologies (égyptienne, grecque, hébraïque, chrétienne...) sont toutes⁷ de luxuriantes symbolisations des rapports de l'Ici-bas et de l'Au-delà, du temps et de l'éternité, de la vie et de la mort.

- Dans un premier temps, la mort est reconnue, dans un second temps elle est niée.
- L'au-delà est alors « béatitude » et les morts deviennent les « bienheureux ».

C'est ce mécanisme de l'affirmation et de la négation latente qui semble nous rapprocher des conceptions modernes (le sont-elles ?) de la théorie psychanalytique freudienne, notamment des entités « vie et mort » Éros et Thanatos et, d'une manière spécifique, de la négation.

DE L'IMPORTANCE DE LA NEGATION

C'est plus une manière de prendre connaissance du refoulé que de l'accepter et de le subir. Elle joue en contraste avec ce qui, chez le patient, surgit incidemment de son inconscient :

- « *Qui peut-être cette personne dans le rêve ?*
- « *Ma mère, non ce n'est pas elle* »⁸.

Par le jugement de condamnation (substitut intellectuel du refoulement), par le symbole de la négation, le sujet se protège et se défend.

[À l'image du dieu Osiris, à celle de la croix ansée],

la négation remplit **effectivement** une fonction double :

- d'une part, elle oblitère la représentation désagréable
- et d'autre part, elle barre le passage de son contenu vers la conscience.

C'est là qu'il se passe quelque chose que l'on peut qualifier de spirituel :

1. entre l'expérience de l'Unheimlich
2. et son maintien dans l'arcane du Haschem biblique (« sans nom »), du vertige (sans certitude : Jean de la Croix, la foi comme « une connaissance certaine mais obscure », à la fois une nuit et une torche allumée) et finalement de « la Nada »

La négation obéit au principe de plaisir dont l'une des caractéristiques est la tendance à l'évitement du déplaisir, quitte à passer par le manque.

Chez certains, cette tendance devient plus forte que la recherche du plaisir. (voir Jean de La Croix

✓ *Mieux vaut souffrir Dieu que faire des miracles.*

⁷ J.P. Valabrega, *Phantasme, mythe, corps et sens*, Paris, Payot, 1980, p. 363.

⁸ Freud, « *La négation* » (1925), in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 136.

✓ *La foi illumine avec ses ténèbres les ténèbres de l'âme.*

Interpréter le sens caché des rêves (Œdipe ; Narcisse et Echo ; Éros et Thanatos), c'est diagnostiquer les deux pulsions à l'oeuvre dans la psyché humaine : **celle de la vie et celle de la mort**⁹.

1. **Éros** s'efforce de rassembler ce qui existe en unités toujours plus grandes,
2. **Thanatos** de dissoudre ces unions et de détruire les formations qui en sont nées.

C'est dans cet interstice que le spirituel va se nicher, entre le travail d'harmonie (cosmos) et celui de la dysharmonie (chaos) : signifiant paradoxalement que

- **l'harmonie généralisée et permanent est un état de mort**
- **et que la dysharmonie globale ne permet d'exprimer quoi que ce soit.**

On pourrait se souvenir

- De l'action de l'Esprit (Evangile), qui souffle où il veut et quand il veut, et dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va. : Jésus à la Samaritaine)
- Et de Kâlî, la Déesse Mère destructrice et créatrice (hindouisme). Le processus de la Re-Création est décrit comme le "jeu de Kâlî". Kâlî est la force qui détruit les esprits mauvais et protège les dévots. Kâlî est une forme féminine dont le nom dérive du mot Kâla, le Temps en sanscrit, Celui qui détruit toute chose. "Celle qui est le Temps", "Celle qui dévore le Temps", "la Mère du Temps". Celui qui vénère Kâlî est libéré de la peur de la destruction.

QUESTION :

✓ *Cette notion de mort, est-ce un hasard ?* Freud sera heureux de reconnaître tant par le nom que par la fonction, l'équivalent des deux pulsions chez Empédocle d'Akragas (495 av. J.-C.)¹⁰ :

Freud est donc fondamentalement dualiste, la métapsychologie freudienne oppose et associe Éros et Thanatos, l'inconscient et le temps, Oneiron et Hypnos : le rêve et le sommeil.

✓ *Le rêve et son interprétation* (Die Traumdeutung) fut le vecteur de la théorie psychanalytique, «Voie royale » vers l'inconscient (les processus psychiques refoulés).

Le rêve se révéla être « **un accomplissement hallucinatoire du désir** » et, de cause à effet, « **le gardien du sommeil**¹¹ ».

✓ *Mais quand l'effroi (le transcendant, le divin, l'indicible, « le tremendum & fascinosum »...)* domine, **de quel désir s'agirait-il ?** Théorie du cauchemar, que Freud a peu exploré, comme beaucoup jusqu'à présent ?

✓ Il est certain

- que le réveil satisfait à nouveau « Je suis toujours vivant !¹² »

⁹ Freud attendra 1920 (né en 1856 = il a 64 ans !!!) pour se mettre à croire à l'existence d'une pulsion de mort, cette tendance de la psyché à supprimer la tension interne provoquée par les excitations, autrement dit, à ramener l'être vivant à l'état anorganique.

¹⁰ « Deux principes régissent le cours des événements dans la vie de l'univers comme de l'âme, et sont éternellement aux prises l'un avec l'autre. »

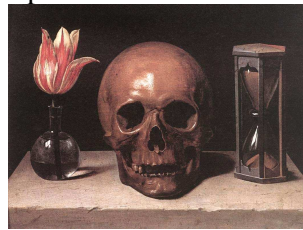
¹¹ Comment ne pas penser à l'hymne de Complies de la liturgie catholique : un véritable avertissement et rappel très réaliste sur les périls de la nuit avant de courir les hasards du sommeil, si voisin de la mort : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/gueranger/anneliturgique/avent/007.htm>

Te lucis ante terminum, Rerum Creator, poscimus, Ut pro tua clementia Sis præsul et custodia. Procul recedant somnia, Et noctium phantasmata, Hostemque nostrum comprime, Ne pollutantur corpora.	Avant que la lumière disparaisse, nous vous supplions, ô Créateur de toutes choses, d'être dans votre clémence notre protecteur et notre gardien. Que les songes et les fantômes de la nuit s'enfuient loin de nous. Comprimez notre ennemi ; qu'il ne profane point nos corps.
--	---

- *Ou alors, que* la négation a rempli totalement sa mission en faisant
 - nier la scène sidérante,
 - la refouler
 - et restaurer la FAUSSE certitude de vivre.
- Paradoxalement, se trouve ainsi soulignée (et donc reconnue, même si tacitement), l'existence et la réalité de cet affect insupportable, parce que terrible (*terribilis locus iste*), dont le contenu « représentatif » dans la conscience demeure « indescriptible », et donc épouvante d'autant plus¹³.

EXCURSUS : Le baroque (né en Espagne, au 17^{ème} siècle) est comme l'indice d'une fracture¹⁴ dans la psyché européenne. L'Espagne - de leurs Majestés Très Catholiques - a perdu sa puissance, elle est en crise. Le pouvoir va passer aux Bourbons de France. (*Analogie avec le changement d'ère que, par l'assassinat du Duc Ferdinand à Sarajevo, connaît le monde austro-hongrois de Freud, né en Moravie, actuelle Slovaquie*). **On change alors de système de pensée : l'homme n'est plus sûr de sa domination du monde.** C'est ce monde en mutation d'ordre intellectuel qui engendre le baroque, dont les caractéristiques principales sont :

- ✓ un style chargé, alambiqué : Balthasar Gracián, sj.
- ✓ une recherche de soi-même sur soi-même (analyse de soi, introspection) : Jean de la Croix & Thérèse d'Avila, Carmes ; Ignace de Loyola sj.
- ✓ un homme marqué par la mort : peinture des vanités
- ✓ un goût de la démesure, l'excès pour oublier la réalité : théâtre, opéra, sculpture, homélies...



Vanité

- Quel est donc l'objet de cette réfutation ? La mort. Toujours la mort, **la représentation de la pulsion de mort !**
- Négation de la pulsion de mort dans la psyché.
- Négation dans le jugement de ce qui vient incidemment troubler, autrement dit : « de ce que l'on voit et de ce que l'on sait », sans pouvoir le dire sinon de **façon icastique.**

Ma mère ? Non ce n'est pas elle, répond la personne interrogée.

Croire à une mère idéale, plutôt que celle de la réalité ?

- La réalité, connue par Freud à l'époque -Zeitgeist-, de la 1^{ère} déflagration mondiale, - disons plutôt : les types ou degrés de réalités distinguées par le génial Sigmund -, ne pouvaient impliquer **le virtuel actuel**, par exemple. "*Le virtuel*, soutient Gille Deleuze, possède une

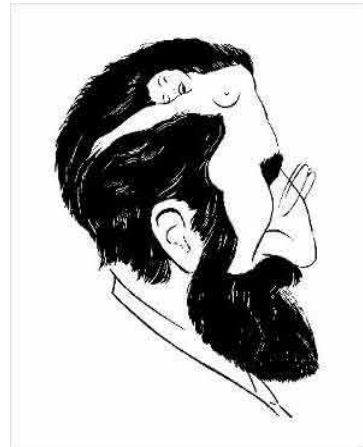
¹² Jacob appela ce lieu du nom de Peniel: car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face, et cependant, je suis toujours en vie (mon âme a été sauvée). Gn 32, 20

¹³ Italo Calvino fait usage de cette "*fantasia icastica* », de cette **imagination icastique** dans *Le Città Invisible (Les villes invisibles)* - Cet adjectif est proprement calvinien, inusité ailleurs - du mot grec eikon = image : il qualifie un univers qui ne peut se concevoir que dans l'imaginaire, fantastique comme une gargouille, une chimère ou... une prophétie! L'homme visualise plus qu'il ne pense (les chinois en particulier), et cette activité peut servir (à) l'orientation de l'esprit. La visualisation distille en fait l'essence de la communication et rend plus compréhensibles les idées complexes. Elle crée également un langage figuré plus « mémorable » pour illustrer des concepts, tracer des processus, identifier des tendances et envisager des scénarios : un laboratoire de "méta conception", en somme. Les idées qui ont besoin d'explication sont traduites en métaphores visuelles avec des développements possibles en visualisation de l'information. D'où l'usage de la poésie, de la musique et du style chez les mystiques du Siglo de Oro : Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Ignace de Loyola, et Baltasar Gracián

¹⁴ «Le baroque s'est développé à partir de la nouvelle vision du cosmos introduit par la Révolution copernicienne ». (Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*)

pleine réalité, en tant que virtuel." Et Pierre Lévy - comme un vif argent¹⁵ sous le titre « Flamboiemment » - célèbre le lieu privilégié de toutes les manifestations physiques spatiotemporelles actuelles :

« Ainsi le corps sort-il de lui-même, acquiert-il de nouvelles vitesses, conquiert-il de nouveaux espaces. Il se déverse à l'extérieur et renverse l'extériorité technique ou l'altérité biologique en subjectivité concrète. **En se virtualisant, le corps se multiplie.** Nous nous créons des organismes virtuels qui enrichissent notre univers sensible sans nous imposer la douleur. S'agit-il d'une désincarnation ? Nous vérifions sur l'exemple du corps que **la virtualisation ne peut être réduite à un processus de disparition ou de dématérialisation.** Au risque de nous répéter, rappelons qu'elle s'analyse essentiellement comme changement d'identité, passage d'une solution particulière à une problématique générale ou transformation d'une activité spéciale et circonscrite en fonctionnement délocalisé, désynchronisé, collectivisé. La virtualisation du corps n'est donc pas une désincarnation **mais une réinvention, une réincarnation, une multiplication, une vectorisation, une hétérogénéité de l'humain.** (...) Mon corps personnel est l'actualisation temporaire d'un énorme hypercorps hybride, social et technobiologique. **Le corps contemporain ressemble à une flamme.** Il est souvent minuscule, isolé, séparé, presque immobile. Plus tard, il court hors de lui-même, intensifié par les sports ou les drogues, passe par un satellite, lance quelque bras virtuel très haut vers le ciel, le long de réseaux de soins ou de communication. Il se noue alors au corps public et brûle de la même chaleur, brille de la même lumière que d'autres corps-flammes. Il retourne ensuite, transformé, dans une sphère quasi privée, et ainsi de suite, tantôt ici, tantôt partout ».



Le « corps pâmé » de Térésa d'Avila sorti du marbre par le Bernin à Ste Suzanne de Rome, rejoint beaucoup plus le « corps multiple » contemporain de Pierre Lévy que celui - « même phantasmé », par le Freud du Zeitgeist austro hongrois -, de toutes ses principales patientes nées et décédées (guérie ?) sur un siècle (1847-1945)¹⁶!

➤ Tout appareil psychique - d'un individu comme d'une collectivité -, qui recule, débordé, devant une représentation, échoue à accomplir son travail de pensée. Il risque alors de se transformer en « appareil de croyance »¹⁷.

Une saine distinction est à établir entre :

- **la pensée :** par nature curieuse. Elle interroge, polémique, appelle l'objection, se donne des réponses provisoires et limitées.

¹⁵ Pierre Lévy, *SUR LES CHEMINS DU VIRTUEL* <http://hypermedia.univ-paris8.fr/pierre/virtuel/virt0.htm>

¹⁶ La rencontre avec ses patients a sans conteste nourri les réflexions théoriques de Sigmund Freud. Mais la cure a-t-elle toujours amélioré leur état ? De nombreux documents historiques permettent aujourd'hui de retracer leur parcours. Mikkel Borch-Jacobsen, *Qui étaient les patients de Freud ?* Sciences Humaines, Grands Dossiers N° 21 - décembre 2010 / janvier-février 2011, *Freud, droit d'inventaire* : Cécilie M. (1847-1900), Emmy von N. (1848-1925), Anna O. (1859-1936), Pauline Theiler Silberstein (1871-1891), Dora (1882-1945)

¹⁷ J.B. Pontalis.

- **Et la croyance** qui, elle, affirme et ne fléchit pas. Déterminée et inflexible elle est une réponse, calme ou violente à tout.
 - La croyance est irréductible au seul savoir
 - Pourtant admettre qu'il existe bien un champ de « **terra incognita** » ne modifie en rien la confiance du savoir en lui-même.

Mais, ce qui est un déchirement inassumable pour certaines personnalités :

le savoir impose l'abandon de l'illusion, de la jouissance totale et exclusive de l'objet premier.

Un déniement, une sorte de « perte de virginité » : l'illusion qui maintient la nostalgie de la mère (ou du père) idéalisée, qui est source de la « mauvaise » croyance à être protégé par elle (ou par lui).

C'est là que la foi se distingue

- **et de la pensée comme savoir**

- **et de la croyance comme illusion infantile : la « mauvaise croyance ».**

Faire entendre raison à l'ignorant qui croit ce qu'on lui énonce, parce qu'il est incapable, lui, de le prouver : c'est la mauvaise croyance, « aveugle » – l'appareil de croyance – qui se substitue au savoir de celui qui ne l'a pas.

- Cette mauvaise croyance tire sa force non de la connaissance, mais de la seule adhésion, c'est-à-dire de l'absence ou de la négation (encore elle) d'une chose en soi. L'objet de la croyance, faute d'être soumis à la pensée qui questionne et qui doute, se soustrait de fait à l'examen de raison. Étant absence, il ne peut être objet de discussion : croire à ce que l'on ne comprend pas devient dès lors *la seule* solution.
- Autre chose est ce que révèle « Le Nuage d'inconnaissance »¹⁸

" Ne t'inquiète point si ton intelligence ne peut appréhender ce rien, car assurément je ne l'en aime que mieux. Il est en lui-même si précieux qu'elle ne peut l'appréhender. Ce rien, on l'éprouve plutôt qu'on ne le voit car il est tout aveugle et pleine ténèbre pour ceux qui ne l'ont pas encore beaucoup contemplé...

Qui donc l'appelle "rien" ? C'est assurément notre homme extérieur, non l'intérieur. L'homme intérieur l'appelle "tout", car pour lui, il lui est donné de comprendre toute chose, corporelle ou spirituelle, sans en considérer aucune en particulier. "

- ✓ Si on n'adhère pas à sa propre pensée, est-il possible de vivre ?
- ✓ Croire, ne serait-ce pas, dès lors, une nécessité humaine ?
- ✓ Peut-on communiquer, dialoguer, discuter sans croire en une conscience chez l'autre ?
- ✓ Peut-on parler si on ne se croit pas en état d'éveil ?

- Dans « l'entreprise de vivre »,¹⁹ l'être humain en appelle à la mégalomanie afin de croire à la réalité de sa vie, de sa conscience et de sa personne.

Il s'ensuit qu'il arrive à considérer son existence comme l'expression d'une essence métaphysique qui lui procure l'illusion (?) d'éternité.

- Rien à voir avec la « toute puissance » qui habite semble-t-il Nietzsche, lorsqu'il se présente lui-même en «*Ecce Homo*».
 - ✓ L'illusion d'éternité est le résultat d'une assurance narcissique, qui dispense à l'être le sentiment de s'éprouver (expérience) et de vivre (effectivement) dans une continuité.
 - ✓ La non moins illusoire toute puissance n'est que la manifestation d'une exaltation en rupture (schizophrénie) avec la réalité, de la fascination exercée par le Moi Idéal sur le Moi.

Pour croître, il faut croire.

On souffre de vivre sans (y) croire.

¹⁸ Ouvrage anonyme du 14e siècle, en langue anglaise, traduction Armel Guerne, Le Seuil, 1977

¹⁹ Voir Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, (1952) Gallimard 1987

A. Green²⁰ parle de « *Narcissisme de vie* » & de « *Narcissisme de mort* ». La violence destructrice alors envahit tout l'être, et il est difficile de l'éviter à quelque prix que ce soit. Le mystique, lui, peut « s'en tirer » parfois par le phénomène de l'**acédie** (qui semble se mettre en place comme un pilote automatique : comme une langueur morbide).

Mais il est plus intéressant de se demander

- Si cette nécessité de croire pour croître et pour vivre implique-t-elle de facto la croyance à l'immortalité ?
- Si la négation de la mort assure l'éternité de la psyché ?
 - ✓ Qui saurait le démontrer et encore moins l'affirmer ?
 - ✓ Qui peut prétendre être « maître de lui comme de l'univers » ? et connaître tous les désirs et conflits qui animent son inconscient ?

*

* *

C'est de la mort, qu'il s'agit d'abord !
Et de notre mort individuelle et personnelle !

Nous le vivons chaque jour : toutes les certitudes ne se terminent-elles pas par un immense éclat de rire ? (sauf chez Bergman, peut-être !)

Mais le tabou de la mort chez les post moderne n'est-il pas à saisir comme l'expression de ce fantasme d'immortalité lié à notre narcissisme mégalomane, à la différence de son exploitation par les baroques, chez qui il éclosait comme la cassure d'un monde fini...

La représentation de sa propre mort est toujours vertige pour la pensée !

- ✓ De même et pour autant, la question de la croyance se posera éternellement... *From here to eternity* Tant qu'il y aura des Hommes.
- ✓ Le spirituel, lui, s'affranchira et du tabou et de la croyance, et, n'esquivant pas le vertige, bien au contraire, le fera passer le premier, en tête de sa recherche têtue de l'immortalité.
- ✓ Quant à la contestation de la doctrine et de l'institution, elle tolère la permanence du croire de la religion. Le désaveu des dogmes et de l'Église officielle, non seulement ne supprime pas la permanence de croire, mais aussi l'inclut²¹.

L'observation de l'acédie chez moine et le spirituel enseigne que l'on peut refouler la sexualité, l'amour, la haine et aussi la mort de l'autre et... de soi, ainsi qu'il en résulte un retrait plus ou moins réussi des investissements libidinaux essentiels au plaisir de vivre.

Le dépressif acédique ne voit que futilité, absurdité, insignifiance au fait de vivre. Sa plainte est morne, répétitive, pauvre. Sans ressort, il n'a et ne trouve rien à dire. Son symptôme est refus du changement, du travail du deuil. Emmuré dans une tristesse sans fin, il évite d'éprouver la séparation et la perte qui est souffrance.

Refusant la mort – inéluctable pour chacun –, il fait le mort²².

²⁰ « *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort* », Paris, Ed. de Minuit, 1984

²¹ Voici la déclaration sans ambages faite au prêtre de sa première communion quand, pour se marier, J.L. Ménétrea est obligé de demander un billet de confession : « Je viens me raccommode avec l'Église, non pas avec Dieu, car j'ai toujours adoré l'Éternel sans néanmoins avoir grande confiance à ce que disent les prêtres au sujet des mystères » Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétrea, compagnon vitrier au XVIIIe siècle ; présenté par Daniel Roche. Paris, Montalba, 1982.

²² Ce qui précède doit beaucoup à Marie-Thérèse MALTESE-MILCENT Topique les spiritualites n° 85 ESPRIT DU TEMPS (L'), décembre 2003

D - Prospective : L'homme précaire dans la Ville Monde

L'époque²³ qui est la nôtre rend urgente et incontournable la question que l'homme, à nouveau, pose et se pose au sujet de lui-même, de sa place dans le monde ou de son statut d'individu.

Mais ces interrogations se posent aujourd'hui en des termes neufs, inédits parfois, et avec des connotations socioculturelles originales, influencées – on pourrait dire « formatées » - par les retombées psychologiques des technologies de pointe : questions que les réponses apportées jusque là par tous les magistères ne satisfont plus qu'à moitié. La formulation n'en est pas encore claire, car ce qui est vécu par les générations qui montent est inouï et dans sa signification et dans son ampleur. Les vestiges du monde de l'antique intelligence des choses s'en sont allés, emportés, par pans entiers, dans le maelström des conséquences mentales entraînées tout ensemble par le génocide de la Shoah, les 10 millions de victimes des 2 conflits mondiaux, les camps du Goulag et les habitants « atomisés » d'Hiroshima/Nagasaki. Tout ce que comportait de « traditionnel » la symbolique du paysage intérieur, le sens de la vie et des choses de la vie, le travail, le sexe et les rôles sexués, la famille, Dieu, la vie, l'amour, la mort : plus rien n'est « vécu » comme avant !

Nos trois cerveaux dysfonctionnent en permanence, comme un terrible bug anthropologique :

- ✓ le limbique se disloque et se dérègle ;
- ✓ le reptilien, méfiant, se défend de tout et de tous ;
- ✓ le rationnel « ne sait plus » et doit inventer... pour que le sujet survive en tant qu'homme « raisonnable » !

Les institutions ont beau faire : elles n'aident plus que « les fins de vie », et devant la vie qui innove, elles se rétractent dans l'isolement « splendide » où les enferme la conviction trompeuse de leur vénérable intangibilité. Elles ne se rendent pas compte qu'elles sont désormais désenchantées.

- ✓ Le ciel n'est plus que le milieu naturel des avions, il n'est plus *le lieu sublime de nos espérances et de nos projections* ;
- ✓ le temps a pris définitivement le pas sur l'éternité, qui n'est plus *le mariage rimbaldien de la mer avec le soleil*.

Que peut vouloir dire encore à ses oreilles « déniaisées » qu'un dieu soit passé jadis de son éternité au temps des hommes pour les sauver... Mais sauver de quoi, au juste ? Pourquoi et pour quoi ?... Ces réalités et le vocabulaire pour les dire ne parlent plus, les mots ne veulent plus rien dire, on ne les connaît même plus, d'ailleurs !

- ✓ Les seuls bruits familiers ne sont plus les cloches de Pâques ni les crécelles du Carême, mais les sonneries tonitruantes de tous nos instruments dits de communication : Ipod, Iphone, BlackBerry, PC !
- ✓ Les seules veilleuses dans la nuit de nos homes sont les lumignons bicolores de nos innombrables appareillages électroniques, rouges ou verts selon qu'ils sont en marche ou à l'arrêt.
- ✓ Voici qu'on ne mange plus, on se nourrit !
- ✓ On n'aime plus, on « baise » !
- ✓ On ne voyage plus, on se déplace !
- ✓ On ne travaille plus, on gagne du fric !

La question n'est jamais neuve qui s'attache à comprendre l'être de ce vivant que nous sommes. Elle est toujours contemporaine du temps où l'être humain émerge à la conscience sans cesse renouvelée de sa singularité : par définition, l'être humain ne peut que revendiquer le respect de sa dignité personnelle dans l'affirmation de sa liberté qui entend se faire le sujet de sa propre histoire²⁴.

²³ François Chirpaz

1. *La condition de l'homme* (Michalon, 2000).
2. *La force d'espérance* (Cerf, 2001),
3. *L'homme précaire* (Presses Universitaires de France, 2001).

²⁴ Ce que vit actuellement la jeunesse arabe du Maghreb et du Moyen-Orient, qui ne veulent de dictature ni politique ni religieuse. Dignité, c'est leur première revendication !

S'il y a problème aujourd'hui, il est double ;

- d'une part l'homme, en ces jours qui sont les nôtres, pense qu'il a été suffisamment échaudé par ceux qui voulaient son bien/salut et ont fait son malheur à l'échelle planétaire, au point qu'il refuse de devenir « la chose » de toute « institution » et de toute « autorité supérieure » quelle qu'elle soit ;
- d'autre part, l'homme se place radicalement – *alors, enfin et à nouveau ; consciemment ou non* – en face de son origine - de celui qui est supposé être son créateur -, comme l'instance ultime d'une *absolue reconnaissance*. Trêve de médiations : Dieu regarde Adam et Adam regarde Dieu. C'est de cette confrontation / affrontement originaire que l'on peut espérer une issue imprévisible - que personne ne peut présumer -, et qu'il faut espérer positive pour les deux partenaires !

Mais peut-on aller plus mal ? Alors, pourquoi ne pas essayer ?

Cette interrogation sur soi est immémoriale : et elle s'est posée et se pose quand un seuil est atteint au-delà duquel il faut « changer ses devises » ! Plus loin, notre « monnaie » n'a plus de valeur : nos mots n'ont plus cours, ni nos investissements en eux ! Ce que nous disons n'est pas compris, et nous ne comprenons pas ce qu'on nous dit. La génération 2000 campe déjà à la frontière du « pays où l'on n'arrive jamais » qu'à certaines ruptures du temps de l'histoire : *la rupture épistémologique* chère à Michel Foucault.

Dans le règne du vivant, l'homme est le seul être le plus proche de lui-même : son existence, il est seul en mesure de la penser et de la faire accéder à la parole. L'espace des mots est espace pour sa vie et le lieu privilégié de la manifestation de soi. Mais quand les mots ne peuvent plus dire ce qui est vécu, et ne sont plus appréhendés pour ce qu'ils tentent désespérément de dire, il ressent alors d'autant plus intensément - dans cette ère du temps où plus rien ne semble tenir -, qu'il ne sait pas grand-chose, qu'il ne peut se faire comprendre et que personne ne peut en quoi que ce soit présumer du sens ultime de son destin à venir au seuil de la nouvelle ère. Il est acculé à admettre avec difficulté et souffrance que la seule réponse relève de l'espérance en de « l'inconcevable²⁵ », mais non pas du savoir jusque-là accumulé.

Cet homme demeure, également, et pour lui-même d'abord, un étranger qui porte en lui comme une zone d'ombre, tout à la fois inconnue et inquiétante :

- ✓ inconnue, comme la part inconsciente de son désir refoulé,
- ✓ et inquiétante, telle la part sauvage de la violence sans mesure de ses pulsions, capable à tout moment, de s'emparer de lui : comme celle, aujourd'hui, de prendre conscience d'avoir été instrumentalisé par des systèmes (politiques, économique et religieux) qu'il rejette froidement et dont il ne veut plus entendre parler.

Ainsi pris dans l'étau d'une nostalgie d'ingénue liberté et de réconfortante lumière ainsi que d'une fascination morbide d'un avenir à l'envi menacé, il en est réduit à adopter une manière de haine-attitude généralisée, et sa parole se fausse alors, mue par une frustration objective dans laquelle il n'en peut mais...

Il se sent néanmoins capable de la plus grande ouverture à travailler le monde en profondeur pour l'ajuster à son projet, et à l'explorer tout comme à l'ordonner selon des lois capables de maintenir sa position et sa tête hors de l'eau. Mais une interrogation plus essentielle encore s'élève, celle qui porte sur **le destin de quelqu'un qui veut absolument vivre son histoire dans le temps de sa vie** : si courte soit-elle en regard de l'Histoire! Tout est devenu tellement intense et rapide, que le temps de vie passe lui-même à une allure exponentielle : il veut en conséquence vivre sa vie à la même allure, quel qu'en soit le prix et quelles que soient les superstructures à jeter par dessus bord pour alléger sa nacelle.

Cette question -essentielle - ne peut elle aussi s'ordonner qu'au point de suture d'une double question :

- qui devient/ est devenu « *l'être de ce vivant* » que l'homme est ? (La question philosophico anthropologique, avant toute théologie) ?

²⁵ Thèse répétée d'Edgar Morin qui rejoint ici Michel Foucault.

- où cet homme peut-il reconnaître « *son lieu propre* » dans le monde et dans la vie ? (la question ontologico existentielle, avant toute pastorale) ?

C'est en répondant à ces deux questions, en fin de compte, que le « nouvel homme » édifiera une subjectivité nouvelle.

Subjectivité et altérité

Qui dit « subjectivité » dit « altérité » : c'est le point nodal de l'expérience existentielle. La rencontre d'une altérité « *significative* » (*qui a du sens pour soi*) est une expérience dont les effets seront eux aussi « *significatifs* », du fait de son intensité et de son impact.

Cette rencontre s'impose comme une épreuve nécessaire : elle ne se vit que **dans et par** une **contradiction - paradoxe du devenir** - que nul ne peut jamais maîtriser sinon d'une manière partielle. C'est un véritable « examen de passage » : un contact, certes, mais aussi un heurt, un affrontement, c'est-à-dire une expérience sur laquelle l'existence ne peut exercer nulle maîtrise totale : l'expérience vitale étant inépuisable !

La présence de « l'autre humain » est ce « lieu » de l'éveil dans la vie et de l'éveil à soi, mais elle est toujours, également, une relation complexe :

- *relation de dépendance*, c'est-à-dire d'inscription dans un temps antérieur (celui de « l'autre humain », qui nous précède) ;
- *relation d'antagonisme et de conflit* : puisque les désirs et les intérêts de chacun des deux partenaires ne peuvent que se heurter (violence) ;
- enfin *relation de reconnaissance*, puisque seule la reconnaissance accordée par « un autre humain » donne à chacun confirmation de sa propre existence (intégration de soi).

La merveilleuse illustration mythique en est la lutte de Jacob et de « l'ange » en Genèse 28,10-22 :

1. Jacob doit entrer dans « le temps » de dieu ;
2. Jacob et dieu doivent « parler » et se comprendre
3. Jacob et dieu se nomment l'un l'autre, et Jacob change de nom

Où trouver aujourd'hui un « espace de la parole » et un « homme d'écoute » - homme ou dieu - pour être à même et devenir capable d'énoncer ce que l'on vit dans son existence tirée hors du « misérable petit sac » de ses pulsions, des mouvements de son désir, de ses émotions comme de ses peurs : pour traduire en mots ce que l'on désire et éprouve, son attente, ses souhaits et ses peurs... ?

La proximité de « l'autre » ne peut qu'être tour à tour bienveillante et inquiétante :

- bienveillante parce que dispensatrice d'estime et de confiance,
- malveillante et redoutable parce que porteuse de « mort » au « faux soi » (à l'ego),

la climatique de cette double relation croisée étant la vie affective elle-même, dans sa double polarité de l'amour et de la haine (d'Eros et Thanatos).

En s'appropriant la parole, « l'homme vivant » - qui est « la gloire de Dieu » (selon Irénée de Lyon) pour celui qui a la foi, et revendique son statut de sujet -, veut vivre le temps de sa vie comme son histoire personnelle : *dans un présent capable d'articuler, en lui-même,*

- la mémoire de ce qu'il a été dans le passé (à assumer : **Aufhebung**)
- et l'avenir qu'il ouvre par son espérance et par son projet (à réaliser : **Verwirklichung**).

Existe-t-il de tels lieux aujourd'hui, capables de « recevoir » l'homme global d'aujourd'hui ?

- qui veut être quelqu'un qui accède à son humanité *par lui-même*
- et qui assignera comme il le pourra
 - et des limites à sa prétention (*ubris*)
 - et une mesure à l'exigence de son désir (*éros*),
 - en évitant le recours au pur exercice de la force qui ne peut qu'engendrer la violence et la violence réintroduire la mort (*thanatos*).

Dans le secret du cabinet, sur le divan comme dans le tête à tête,

- on constate une véritable nostalgie, le sentiment d'un ailleurs de la vérité de la vie, l'ailleurs d'une vie différente, enfin dans la vérité de son être.
- Et en même temps l'expérience de cet « inconvénient d'être né » (Emile Cioran), révélateur d'un divorce de l'homme d'avec la vie, d'une souffrance psychique, mentale et spirituelle. Il n'ignore pas que le malheur, la maladie, la perversité sont autant de mises en évidence de l'épreuve de son existence en proie au Mal : il demeure problématique à lui-même sous les formes multiples qui traversent les saisons de sa vie.
- Comme en un clair-obscur caravagesque, tel apparaît le destin de cet être nouveau : dans le même acte à la fois
 1. il s'affirme,
 2. et revendique
 - sa propre identité,
 - l'assurance de sa réalité personnelle en face d'un monde global
 - et sa place au milieu de la communauté des hommes plus que dans celle d'une institution.

Le nouvel homme spirituel joue « entre deux mondes », en fait.

- celui du dedans et celui du dehors,
- et entre deux temporalités, tour à tour dans l'une et dans l'autre,
- soucieux de s'élever à la hauteur de sa prétention
- et, par là, de s'affranchir des limites de sa condition,
- mais contraint en même temps d'en reconnaître la limite.

C'est en fait à l'intérieur de lui-même, qu'une part essentielle lui échappe et, à l'horizon de sa vie, l'interrogation demeure en suspens, parce qu'il doit bien s'assumer incapable de se donner à lui-même une réponse ferme. La raison, ici, est mise en échec : c'est ici que sa nouvelle mission se déploie, prenant comme en relais, **l'interrogation essentielle, celle du sens et de la destination, plus que celle des origines.** Le « nouvel homme », sans négliger d'où il vient, est préoccupé de là où il va/veut aller/est obligé d'aller : il veut surtout s'auto déterminer, ne faisant plus confiance à ceux/ce qui le déterminai/en/t jusqu'ici!

Il sait désormais qu'il n'est pas rien : il peut et veut faire confiance à sa raison et à sa liberté recouvrée. **Mais il sait aussi** qu'il n'a jamais pu / ne peut / et ne pourra jamais être TOUT A FAIT ce qu'il voudrait être, du fait de « **cette part de nuit et de définitivement inconnu** » dont il ne peut ni de doit se débarrasser !

- D'une part il n'existe que pour autant qu'il s'arrache lui-même à la quiétude du repos et c'est par **cette non quiétude** (comme Augustin) qu'il est en mesure de comprendre ce que veut dire « exister comme un homme dans le monde »,
- d'autre part, et paradoxalement, il est tout autant constitué, en tant qu' « **homme existant comme homme** », par le mystère qu'il est pour lui-même (comme Jacob):

pour cette raison,

- c'est sur le mode de la précarité qu'il est et demeure problématique à lui-même²⁶,
- et c'est sur ce même mode que doit aussi fonctionner « la nouvelle mission monde » !

Le syndrome d'auto exclusion

Cette situation de type socio psychologique - même si elle affecte le comportement et l'attitude spirituels, - peut inévitablement affecter la santé mentale, à l'insu même de ceux qui en sont affectés. Dans le monde global – la Ville Monde -, l'individu se trouve déjà fragilisé par désorientation, au point que parfois, il ne peut plus maîtriser son fonctionnement psychique dans sa complexité, tellement la situation précaire peut réduire ce dernier. Et quand un quelconque estampillage socio

²⁶ <http://www.contrepointphilosophique.ch/>

culturel (homo, musulman, black, 9.3., FN etc...) s'y attache, une suspicion environnementale s'ajoute à la misère personnelle.

Cependant, dans un sursaut, la précarité peut engendrer aussi d'autres formes culturelles, d'autres mythes, d'autres musiques. L'Histoire montre comment la précarité a été le terreau de nombreuses innovations d'ordre idéologique (religieux), politique ou esthétique²⁷. Ceux qui n'ont pas pu trouver leur place dans l'ordre institutionnel contemporain sont souvent devenus les hérauts de modes de vie et d'organisation alternatifs, souvent taxés de subversion morale ou sociale par les sociétés de leur temps qu'ils mettaient en cause - et dont Jésus est sinon le prototype, du moins l'un des champions ! Au niveau individuel, de *Lazarillo de Tormes* au *Neveu de Rameau*, les marginaux ont suscité une fascination qui n'a pas laissé d'interroger le fonctionnement d'ensemble de la société (pensons à la diffusion des musiques d'origine populaire comme le jazz ou le rap, par exemple qui de New Orleans à Tunis ont accompagné les mouvements de libération).

C'est quand elle se révèle véritable force d'intégration, transformatrice du corps socio humain où elle finit par s'intégrer de force, que la précarité se mue en perturbation, en contestation, en marginalité, et se déprend de la misère et de la désespérance dont la fatalité la guettait, entraînant l'innovation salvatrice. Sigmund Freud l'a été, et l'est toujours...

Sous l'effet de l'atomisation de tout l'être pensant, les individus perdent ce que Robert Castel appelle les trois confiances :

1. *La perte de confiance en soi* (une pathologie du narcissisme ou la perte de *la self esteem*, *Selbstbewusstsein* = l'estime de soi),
2. *La perte de la confiance en autrui*, caractéristique collatérale des politiques et dispositifs sécuritaires (excommunications canonique et ipso facto) qui produisent de l'altérité négative et du rejet de la différence, en désignant certains comportements comme ab-errants et condamnables),
3. *La perte de la confiance en l'avenir* (la véritable faute contre l'Esprit : le syndrome du Judas = « *Personne ne peut plus rien pour moi !* »).

Les institutions deviennent elles-mêmes précaires quand elles se mettent à être obsédées par **l'angoisse de perte (*Verlustangst*)**, causée par l'inflation sécuritaire qu'elles déploient en vain, et l'aversion totale qu'elles entretiennent envers le risque qui se répand dans les sociétés les plus sûres de l'histoire. Elles se mettent à ressembler à de grands fauves blessés – au-dedans comme au dehors -, qui savent qu'elles sont en train de perdre leurs soit disant défenses et sécurités²⁸. Et dans cette société précarisée où nous avons désormais pénétré, le fait de savoir encore que l'on **pourrait** demander de l'aide et/ou que l'on **pourrait** se débrouiller, même dans des situations difficiles, **serait** un signe certain de santé mentale. *Etre précaire au bon sens du terme, c'est être toujours capable de demander de l'aide.*

Le problème, c'est : « A qui ? » - « Au psychanalyste ? »

La « *mélancolisation* », ou *le fait de ne plus y croire*, est bien la deuxième modalité de la société précaire négative²⁹. C'est, pourrait-on dire, *le syndrome du survivant* : même les pratiquants du divan, qui continuent de « fréquenter » – comme s'ils avaient échappé à « un plan social » -, donnent de plus en plus à penser qu'ils ne croient plus dans l'avenir de *l'entreprise*, ni dans le leur, en tant que *pratiquant* : mais comme ils appartiennent pour la majorité aux « 40^{èmes} (de – en -) rugissants », et qu'il sont californiens... Même s'ils résistent pour Hollywood, ils s'effondrent dans leur tête. A part Woody Allen, qui préfère vivre sur la Côte Est...

La triple perte castellienne (voir plus haut) est opérée.

²⁷ Robert Castel, *Les marginaux dans l'histoire*, in *L'exclusion : l'état des savoirs*, La Découverte. 1995

²⁸ Dont Freud parlait déjà en 1929 dans *Unbehagen in der Kultur*, Malaise dans la civilisation.

²⁹ Comme l'indifférence est bien la première religion de France. Déjà Robert Burton (1577-1640), savant d'Oxford, *Anatomie de la Mélancolie*, Gallimard, 2005

Dans les cas les plus extrêmes, se développe le syndrome d'auto exclusion.

L'auto exclusion : syndrome de la précarité et forme d'auto aliénation

Considéré comme un dysfonctionnement lié à des raisons psychiques qui serait le propre de l'homme, le syndrome *d'auto exclusion* est « une forme *d'auto aliénation* » : dans certaines situations d'exclusion (voir plus haut), pour survivre spirituellement - c'est-à-dire pour tenir debout à sa manière et malgré tout !-, le sujet humain est capable d'abandonner une partie de sa liberté et de s'auto aliéner – comme le loup qui n'hésite pas à abandonner au piège la patte qui s'y est brisée, préférant la perdre et boiter, mais libre, plutôt de se laisser prendre entier par le chasseur.

L'auto exclusion est un phénomène moderne qui découle de l'émergence de l'individu : ce sujet à la fois

- capable de se considérer comme une entité intégrée dans un groupe humain, mais indépendante de lui,
- et qui, de la même façon, revendique son indépendance de toute communauté, mais en restant en son sein.

Tactique de *la distance critique* :

- *assez dedans* pour en faire partie ;
- *assez dehors* pour éviter de se laisser assimiler !

Avec le syndrome d'auto exclusion, nous frôlons toutes sortes de pathologies inchoatives :

- la schizophrénie déficitaire (ne plus savoir son type d'appartenance³⁰),
- la dépression (« *Rebel without a cause* »³¹),
- la démence (l'Abbé Donissan face à la toute-puissance du Mal au combat de son esprit d'enfance³²)

bien sûr sans se confondre (encore !) avec elles.

- le « moi » est comme « freezed, gefroren, congelé³³ »!



Ce syndrome se manifeste le plus souvent par des sortes d'« *évanescences* »³⁴ :

- une anesthésie du corps, frappé d'insensibilité à ses souffrances propres, comme à celles de ses proches ;
- un émoussement des émotions
- et une inhibition de la pensée.
- Bref : une glaciation déshumanisante

³⁰ *Nazarin*, Luis Bunuel, 1958

³¹ *La fureur de vivre*, Nicholas Ray 1955

³² Maurice Pialat (Georges Bernanos), *Sous le soleil de Satan*, 1987 (Palme d'Or, Cannes 1987)

³³ Corps – Psyché – Esprit : Michael Hanecke, *Das weisse Band, Le ruban blanc*, 2009. (Palme d'or, Cannes 2009). Un autre autrichien décrit ce phénomène au long de ses romans : Thomas Bernhard. – On ne peut oublier la terrible image de Jack Nicholson (le mal satanique), gelé dans le maze glacé de *Shining*, 1980, de Stanley Kubrick

³⁴ Ingmar Bergman, *Les Communiants* (1962), *Sonate d'Automne* (1968)

Le dysfonctionnement du syndrome peut aller jusqu'à une implosion paradoxale :

- un refus de toute aide, comme une « *volonté suicidaire* » qui ne croit plus en aucune efficacité venant d'ailleurs, comme une incapacité de recevoir quoi que ce soit d'un autre.
- *la rupture active des liens, l'abandon des relations*. Cet abandon du « monde » conduit alors l'individu à se couper de lui-même : *un autisme social*
- une incurie de soi, autour de soi, *une urbanité de négligence* ainsi que

Tous signes de « *disparition de soi-même* »....

Le syndrome d'auto-exclusion est le produit d'un environnement global d'insécurité psychique, sociale et spirituelle. Cela semble une **modalité proprement contemporaine de la souffrance sociale** dans sa dimension spirituelle.

Ainsi, la « *congélation du moi* » inhibe significativement la relation d'aide. De même, les « rechutes » - qui jalonnent si souvent les processus dits de « *réinsertion communautaire* » (le *drifting* ou le *cruising* de groupe en groupe) -, s'expliquent par la véhémence brutale du processus de « décongélation », et la « submersion » de l'individu par l'afflux émotionnel qu'il provoque. Face à un trop-plein difficile à contenir, l'individu n'a d'autre recours que de se mutiler d'une partie de lui-même (*un déficit d'appartenance*), détruisant de grands pans de ce qu'il avait patiemment (re)construit.

Ce syndrome est aussi un symptôme

Il est à la rencontre de deux processus actuellement à l'œuvre dans toutes les sociétés contemporaines de la planète. Il émerge

1. d'un affaïssement de *la temporalité vécue dans l'urgence*
2. et d'une précarisation des relations sociales (*pas seulement socio-économique, même si les sujets les plus précaires au niveau socio-économique sont les premières victimes de la précarisation plus générale du lien social*).

1. *Le premier processus* concerne la capacité à considérer *le retrait volontaire* comme l'ultime stratégie possible pour ceux qui n'ont plus de marges de manœuvre dans le monde spirituel en général

- Et dans ce cas, *le symptôme d'auto exclusion est symptomatique d'une rupture* avec un monde qui mue en rupture avec soi.

2. *Dans le second cas*, les catégories de population humainement les plus vulnérables trouvent peu d'espaces (spatiaux et symboliques) pour donner un sens collectif à leurs existences vécues sur un mode individuel (quel qu'il soit) : *le retrait est alors pratiqué comme une forme de résistance à l'institution impersonnelle* (s'imposer en s'opposant), aux conséquences dramatiques au niveau du ressenti et du vécu des personnes.

- *Le syndrome d'auto exclusion est alors symptomatique d'une réaction* à une hyper réduction de la complexité psychique devenue intolérable : et qui n'est que le pendant d'une modernité
 - qui s'est dilatée spatialement à l'échelle de la planète,
 - tout en affaissant dans l'urgence la temporalité vécue des individus :

dysfonctionnement fatal du rapport spatio temporel dans la vie individuelle.

Perspective

Joanna Nowicki – et je terminerai sur l'ouverture de cette perspective -, se propose d'introduire le concept de **l'homme des confins**³⁵ *comme figure emblématique de la manière de vivre notre appartenance à nous-mêmes et à la culture humaine dans l'Europe d'aujourd'hui au sein d'un monde global*

³⁵ [Joanna Nowicki](#), *L'homme des confins : Pour une anthropologie interculturelle*, CNRS 2010

type d'appartenance multiple, ambivalente et dialogique, car ses frontières culturelles, ethniques et politiques, et spirituelles, n'ont jamais vraiment coïncidé.

- Au lieu d'être *l'homme d'ici* ou *d'ailleurs*,
- nous devenons tous en quelque sorte, *l'homme des confins*, à la fois *d'ici* et *d'ailleurs*,
- essayant de forger notre propre appartenance,
- qui respecte ce qui nous est particulier
- et qui contribue à l'universel.

C'est le chemin d'une spiritualité pour un monde devenu une véritable Univers-Cité !

Conclusion : Non à l'éternel retour

La métamorphose de l'aléatoire

Il y a une formule de l'énergie et pas du sens de l'homme, écrit Malraux pour marquer l'indéfectible mystère de l'homme.

Et comme il le fait dire à Mölberg, dans *Les Noyers de l'Altenburg* : « *Qu'on l'appelle histoire ou autrement, il nous faut un monde intelligible.* » Ce à quoi *L'Homme précaire* répond : « *La vie a un sens, s'il s'appelle la Révélation. Mais du XIXe siècle, est née la conviction que l'homme pouvait comprendre le sens de la vie comme il pouvait comprendre son histoire. Cette histoire avait pour fin de rendre intelligible l'aventure de l'humanité, le secret du cosmos. Elle répondait à un : comment. Le sens répond évidemment à un : pourquoi. Et, le plus souvent, par le contraire de l'intelligible : le mystère au sens religieux* ».

C'est la voie royale du spirituel.

L'accès au sens religieux du mystère exige une nouvelle mystagogie, une nouvelle pédagogie de l'étonnement, de l'émerveillement et de l'enthousiasme devant l'inédit, l'inouï, le surprenant !

Si la jeunesse passe ses nuits de week end à s'enivrer de mauvais alcool, entre bruit et fureur - pour s'empaler contre un arbre ou plonger dans une rivière à 4 heures du matin -, c'est pour s'étourdir, jusqu'à en perdre la conscience, devant le vide abyssal d'une vie qui ne mène plus au mystère : le sexe et l'argent « faciles » procurant à leur jeune nature, « déflorée dès l'aube », la « distraction vénale » qui suffit à leurs exigences primaires et élémentaires, faute d'opportunité de grandir dans la beauté de la question, seulement de se repaître de réponses toutes faites, monotones et répétitives !

Agnostique ou pas, « *une des définitions possibles du démon est : ce qui, en l'homme, aspire à le détruire* »³⁶, continue Malraux.

Une Révélation innovée

Seule une *Révélation* peut en effet répondre à un *pourquoi* de ce type, alors que la science comme l'histoire ne peuvent répondre qu'à un *comment* des choses. Mais *l'ère de l'épilogue* (« *La fin de l'histoire* »³⁷) dans laquelle - on nous dit que -, nous vivons, n'a pas réussi à écarter *la transcendance*, et il se peut que toute *transcendance* porte en elle les prémices d'une Révélation, pas forcément religieuse au sens théologique, mais certainement métaphysique et spirituelle.

Puisque tous les hommes ne peuvent se trouver en même temps dans un même lieu ce ne peut être qu'au-delà (méta μετά) du temps et de l'espace - partout et en quelque époque où les hommes vécurent, vivent et vivront -, qu'une expérience de cette sorte peut se produire³⁸ : celle de la transcendance.

³⁶ André Malraux, *Saturne, le destin, l'art et Goya*, Gallimard, nouvelle éd. 1978

³⁷ Voir Francis Fukuyama, *Le fin de l'homme, Les conséquences de la révolution biotechnique*, Gallimard 2004

³⁸ C'est la façon de voir de Clément d'Alexandrie, né à Anthènes en 150 : il se familiarisa avec tous les systèmes de philosophie de son temps et prit, avant Origène, la direction de l'École d'Alexandrie.

Freud a - en quelque sorte et à son insu -, mis au point un outil pour débloquent une situation où la spiritualité et la foi étaient devenues religion d'obligation culpabilisante. Voies ici particulièrement impénétrables et imprédictibles : c'est en débusquant *le sexe dans tous ses états, tapi sous la mauvaise conscience*, que le Judéo Morave athée délivra la psyché qui peut redevenir « âme »³⁹ ! Comme chaque fois, au départ d'une ère nouvelle...

Notre incapacité à « comprendre l'origine du hasard » ou à « prédire l'avenir », comme celle à répondre au *pourquoi la vie*, seraient-elles liées à nos *limites intellectuelles*, ou plutôt à une impossibilité *constitutive* de l'homme à connaître ce qui touche aux choses ultimes et où « *il y va de son bonheur éternel* » (Pascal)? Ou encore aux limites qu'il s'impose, en tombant sous les traits empoisonnés de Thanatos, plutôt qu'en vivant, fécondé par ceux d'Eros ?

Notre civilisation tout entière proclame l'ère de l'aléatoire. Mais à quoi renvoie l'aléatoire, sinon à la *métamorphose (tout se transforme, rien ne se perd) comme loi du monde* ? L'humain (avec le divin, les seuls mystères par excellence !) échappe, par sa nature, à toute explication rationnelle. Il la récuse même, car ni la souffrance, ni la vie ni la mort ne rentrent dans une équation⁴⁰.

Le seul interface de l'homme précaire - plongé qu'il est dans une civilisation sans transcendance, qui substitue à la notion de Dieu celle de la matière sous toutes ses formes primaires et secondaires, sublimes ou bestiales -, **reste encore, élevée au rang de Transcendant, l'éthique de La condition humaine !**

*« L'aléatoire n'exigea pas l'absurde, mais un agnosticisme de l'esprit ;
le tragique n'est pas sa dernière instance, et sans doute n'en a-t-il pas d'autre que lui-même.*

*Pour Malraux l'homme n'est qu'objet d'interrogation,
à la façon dont le monde l'est pour la science.*

**Et avec autant de rigueur que la chrétienté enfanta le chrétien,
la plus puissante civilisation de l'histoire aura enfanté l'homme précaire.**

*Nous résignerons-nous à voir dans l'homme
l'animal qui ne peut ne pas vouloir penser un monde qui échappe par nature à son esprit ?
Ou
nous souviendrons-nous que les événements spirituels capitaux ont récusé toute prévision⁴¹ ?*

³⁹ Sigismund Schlomo Freud naît le 6 mai 1856 au sein d'une famille juive libérale, à Freiberg (aujourd'hui Příbor, République Tchèque), dans la province autrichienne de Moravie, dans la décennie précédant l'unification de l'Empire austro-hongrois

⁴⁰ Dans Les chênes qu'on abat..., on ne sait exactement qui de lui-même - Malraux - ou de De Gaulle dit : « S'il faut que la vie ait un sens, c'est sans doute parce que **lui seul** (l'homme/Dieu ?) peut donner un sens à la mort... Rien ne prouve qu'une civilisation ne puisse se développer dans un tel refus, comme l'être humain dans l'ignorance de la façon dont il mourra ! »

⁴¹ «Ce sont les ultimes réflexions transmises par André Malraux que la transcendance aura habité jusqu'à la fin, et ces pensées bouleversées et bouleversantes, échappées de son esprit quelques semaines seulement avant sa mort, nous élèvent vers un « *autrement qu'être* », possédées qu'elles furent par *le souffle du vivant*, plus fort que la mort. Aucune désespérance ne perce sous ses lignes, totalement ouvertes sur l'avenir, avec *une confondante foi dans la puissance et les possibilités spirituelles de l'humanité.* » développement chez Michaël de Saint-Cheron, *L'homme précaire et la littérature et le sens du monde*, texte mis en ligne le 29 mars 2009, <http://www.malraux.org/index.php/articles/725-200914mcheron.html>. André Malraux, *L'Homme précaire et la littérature*